

Le Cher

Au coeur de la France, le Cher fait le lien entre l'âpre Massif central où il prend sa source et la douceur tourangelle : là, à Tours précisément, au droit d'une large confluence, il va retrouver les eaux de la Loire, le dernier fleuve "sauvage".



© E Trotignon

Son parcours de quelques 370 km n'est pas toujours tranquille. D'abord torrentiel (il naît à 717 m d'altitude, entre deux roches moussues mais imperméables), il se fait ensuite sauvage avant de se calmer, enfin, dans un lit élargi... se laissant même canaliser lorsqu'il aborde les premiers jardins tourangeaux. A Chabris – seule commune de l'Indre à le connaître -, il s'étale déjà, ne ratant jamais une occasion pour répandre ses eaux avec largesse, insoucieux des inondations qu'il foment.

Le Moulin de Chabris, une histoire

Ce bâtiment a une histoire. Déjà, sous l'Ancien Régime, il est désigné comme "banal" : il est à blé, construit et géré par le seigneur, lequel, moyennant redevance, en laisse la jouissance à ses sujets. Une fois franchies les heures troublées de la Révolution, il passe aux mains de minotiers successifs qui, au prix de quelques aménagements techniques, le font tourner durant deux siècles. En 1986, le dernier propriétaire cesse son activité, puis se sépare du bâtiment comme du site. L'ensemble est alors racheté par la commune de Chabris.



© Archives départementales de l'Indre

Le moulin tourne tant et si bien qu'en 1930, il est rehaussé d'un étage... avant d'être rabattu de la même hauteur, au cours de l'hiver 2009/2010.

Aujourd'hui, il abrite des associations d'artistes qu'inspirent la beauté et le calme des lieux.

Un jardin soigné

C'est un petit carré dans son enclos de charmilles, que cernent de minuscules sentiers. Du genre médiéval, il accueille quantité de plantes alimentaires, aromatiques et médicinales. Ici, se côtoient thym et romarin, artichauts et angélique, choux divers et capucines orangées, ache et origan, ciboulette et bourrache, livèche et nasitort. Toutes ces plantes sont délicatement enserrées dans des carrés de buis toujours vert.



© E Trotignon

D'une année sur l'autre, l'ordonnancement change : géré par des jardiniers (ières) expérimentés qui le sarclent comme il faut, il profite de leur savoir et savoir-faire, s'augmente de graines nouvelles, parfois échangées auprès d'un amateur éclairé.

Un verger champêtre

Au coeur du parc, parfois coincés entre des lignes d'arbustes fleuris, se dégagent quelques arbres fruitiers, plantés il y a une vingtaine d'années. L'idée était alors de créer un petit verger, portant des espèces rares ou menacées mais aussi des variétés locales que l'on allait greffer. Cormiers et alisiers, néfliers ont ainsi été mis en terre; et, à côté d'eux, quelques pommiers et poiriers, cerisiers et pruniers, issus de l'alliance porte-greffes/greffons qu'ont offerts les jardiniers du voisinage.



© J Beaumont - Néflier commun (*Mespilus germanica*)

Ainsi, le site du Moulin de Chabris s'est-il fait le symbole de la reconquête de ces variétés anciennes, souvent mises à mal. Abandon, méconnaissance des fruits, vieillesse des arbres, la tendance est, malheureusement à leur raréfaction ce qui, en termes de biodiversité génétique, peut poser problème. En lien avec d'autres municipalités, également soucieuses de préserver ce patrimoine unique, celle de Chabris œuvre ainsi, tout naturellement, pour la diversité et... la postérité.

Un parc sauvage

Le jardin médiéval se replie entre des lignes de charmilles bien taillées. Mais juste à côté, il y a la nature sauvage, plantes nées de graines qu'un beau jour, le Cher en crue déposa dans de grands bouillonnements d'eau; il y a aussi des fleurs que des mains expertes ont semées ou repiquées. Les unes et les autres voisinent en bonne intelligence : eupatoire chanvrine, tussilages jaunes et campanules bleues, roses trémières, iris et cyclamens de l'automne, mais aussi ronces et orties, épines noires et blanches.



© J Beaumont

Le tout se mélange joyeusement, sans ordre apparent, attirant les insectes bourdonnants, abeilles et papillons, libellules et guêpes rayées de jaune. Ici, la nature garde seule le soin de faire le ménage.

Plus loin, s'élèvent quelques arbres de belle dimension, rescapés de l'ancien parc : un platane (raccourci, cependant, pour cause de tempête), des noyers et des peupliers, des arbres de Judée et des chênes. Ils se mêlent aux frênes et aux érables, spontanément installés, quant à eux.

Un méli-mélo d'espèces, d'ici et d'ailleurs

Si près du Cher de ses crues récurrentes, de ce Cher qui transporte et charrie, il est logique de voir germer ici des graines insolites qui s'observent moins facilement en des zones plus lointaines. C'est l'Érable négundo, l'américain, qui prend ses aises ; c'est la Jussie à grandes feuilles qui, au début de l'automne, se met à napper les eaux de la rivière. La plante se remarque facilement parce qu'elle est, à cette époque, partout développée et qu'elle épanouit de jolies fleurs jaunes...



© J Beaumont

Un mal, plutôt qu'un bien, cependant, car elle crée une sorte de soupe verte et dense qui emmêle la ligne du pêcheur, prive le poisson d'oxygène et se répand à la surface de l'eau plate comme autant de petits pains. Américaine elle aussi, elle n'est donc pas bienvenue sur les cours d'eau.

A côté, sur la berge, poussent des frênes et des saules, des ormes lisses et des ormes champêtres, essences bien locales, quant à elles.

La digue du barrage

Hier, la digue servait le moulin et sa farine. De pierre et bardée de pieux solides, elle délimitait des eaux limpides qui venaient lécher quelques bancs de sable, visibles sur l'autre rive. Son rôle : canaliser les eaux du Cher vers le moulin, des eaux dont la puissance mettait les roues au travail, leur intimant l'ordre de tourner. Et l'on peut facilement imaginer l'ambiance d'alors, le bruit fort que faisaient les pales, l'eau bouillonnante, le minotier et ses ouvriers affairés à la tâche, les gros sacs de blé entassés, la bonne odeur de farine fraîchement moulue... Un monde bien évidemment disparu.



© Cliché Eugène Hubert, droit réservé, conservé aux Archives Départementales de l'Indre.

Aujourd'hui, la digue tient mal, à moitié défectueuse, des pans entiers tombés à l'eau, sa pierre rongée par des saules et des frênes. Pour autant, elle témoigne d'une histoire, à la fois besogneuse et grandiose : n'était-elle pas, hier, l'une des pièces dont dépendait la fabrication du pain ?

A côté, sur la berge, poussent des frênes et des saules, des ormes lisses et des ormes champêtres, essences bien locales, quant à elles.